

Paris s'est mis à l'heure de l'avant-garde. Pour la douzième fois en vingt-trois ans, la Biennale de Paris présente, dans de nombreuses disciplines, les créateurs de moins de trente-cinq ans. Ils sont plus d'une centaine venant de quarante pays différents.

Photographie

L'euphorie

GEORGES Boudaille, surintendant général des plaisirs, qui a compris l'émergence de la photo depuis longtemps, a senti que cette année était exceptionnelle de ce côté-ci de la création. La France présente sept photographes.

Jean-Charles Blanc, jusque-là inégal dans son exploration du Polaroid (à Créteil c'était plutôt raté, à Londres plutôt réussi) nous offre cette fois une œuvre éblouissante de richesse, éton-

PAR MICHEL NURIDSANY

nante d'audace dans sa remise en question de la photo instantanée et de la photo en général, dans l'effort de synthèse proposé. C'est une œuvre très complexe qu'il faut regarder attentivement et qui rayonne et qui résiste. J'attends beaucoup de ce photographe.

J'attends aussi beaucoup de Claude Lévêque et de Bruno Stevens. Le premier peut ne pas accrocher d'emblée. Il faut y revenir car son installation est plus subtile qu'il n'y paraît d'emblée. On voit au mur deux séries de photographies en noir et blanc représentant des bâtiments détruits par la violence de la nature ou la violence des hommes et, devant, sur de petites étagères de verre, des objets miniature, ici des tanks, des canons, tout l'arsenal militaire, là des lunettes de soleil, des brosses à dents, tout le fouillis quotidien qui encombre les maisons. J'avais d'abord été gêné par la taille relativement modeste des tirages mais Claude Lévêque a eu raison d'être aussi peu ostentatoire : ainsi la circulation du sens se fait mieux. Il y a comme une mise à plat de tout, à la fois insidieuse et banale qui donne sa force à cette œuvre entêtante qui vous poursuit longtemps après l'avoir vue.

Bruno Stevens s'est installé dans une salle

un peu à part où contrairement à Joseph Conrad il nous parle au cœur de la lumière. Au mur, des feuilles de plastique aluminium, des néons entortillés et des photos représentant le reflet de ces néons dans les feuilles d'aluminium, photos installées sous des plaques de plexiglas où les photos se reflètent d'un mur à l'autre. Superbe.

Dirai-je ma légère déception devant les deux photographies géantes de William Betsch accompagnées d'un texte ? Oui, car je l'estime infiniment. C'est un très grand reporter qui peut renouveler ce genre comme Deborah Turbeville a renouvelé la photo de mode. Pierre Mercier qui projetait sur un mur ses photographies d'hommes transformés en statues ne m'a pas lui non plus entièrement convaincu.

Georges Rousse, artiste dont on commence à mesurer l'importance (il établit une synthèse entre l'art conceptuel et la « nouvelle figuration »), m'a paru prêt à verser dans une espèce d'affection. Il y a là un danger pour lui dont je sais qu'il saura se garder mais le danger existe, flagrant. Georges Rousse peint à la manière des jeunes artistes de la « bad painting » de grandes figures vite brossées qu'il installe dans des lieux voués à une destruction imminente. Il prend une photo et abandonne l'œuvre peinte qui s'abîmera avec les murs lors de la démolition. Ne reste que la photo. Grand format. Extraordinairement belle.

Enfin Sophie Ristelhueber, reporter bon teint nous propose une série étonnante où l'horreur se mêle à la beauté. Pris dans une salle d'opération ce sont des corps entre la vie et la mort, foulés, charcutés et cependant rayonnants, saisis dans une lumière laiteuse, irisée. Plus immobiles que des statues. L'ensemble est d'une qualité, me semble-t-il, exceptionnelle. Un peu à contre-courant de la mode et c'est tant mieux.

M. N.